des sigles de manuscrits qui l'authentifient? Pour économiser la place? Mais c'est nous priver de témoignages utiles.

J'ai noté avec intérêt, au cours de la lecture, les points où l'auteur me suit et ceux où il m'abandonne ; ai-je besoin de dire que son choix révèle toujours la réflexion et mérite considération ; ce début d'édition fait bien augurer de la suite, que le public espagnol accueillera avec un profit certain.

J. MAROUZEAU.

Éditions diverses.

Pacuvio, I frammenti dei drammi, riconstr. e trad. da R. ARGENIO : Torino, Officina grafica Temporelli & C., 1959, 91 pages, 1.000 lires.

Une monographie de Pacuvius est la bienvenue ; celle-ci se présente, à vrai dire, de façon quelque peu inattendue : le commentaire, essentiellement littéraire, accompagne une traduction italienne quasi versifiée, et c'est dans les notes de bas de page qu'il faut aller chercher le texte latin ou les testimonia. Mais je ne saurais aujourd'hui qu'annoncer cet ouvrage qui me parvient au cours de la mise en pages de la *Revue* ; une recension en sera donnée ultérieurement.

J. MAROUZEAU.

Plauto : Amphitruo, Casina, Curculio, Miles Gloriosus, testo latino con traduzione a fronte, a cura di E. PARATORE : Firenze, Sansoni, 1959, 4 vol., 122 (41 à 116 doubles), 135 (59 à 125 doubles), 86 (27 à 77 doubles) pages.

La force de travail de M. Paratore émerveille, assurément. Car, à côté de son enseignement à l'Université de Rome, où il est seul titulaire pour le latin (et il me disait récemment y avoir quelque 12.000 étudiants !) ; à côté de son activité à l'*Académie des Lincei*, des conférences qu'il donne un peu partout dans le monde (il était dernièrement à Paris et à Athènes), de la direction d'une revue qu'il vient de fonder (*Rivista di Cultura Classica e Medioevale*), il réussit encore à mener à bien de nombreuses publications personnelles.

Ces quatre petits volumes, d'aspect élégant (mais ce n'est pas une exception pour la typographie italienne), contiennent, pour les quatre comédies ci-dessus de Plaute, texte latin avec traduction italienne en regard, notices introductives et quelques brèves notes finales, apparat critique solide, et surtout bien équilibré, au bas des pages, enfin *conspectus metrorum* : on voit que, sous les apparences de modestes éditions de vulgarisation, on a là, en réalité, un travail sérieux et complet.

L'attention est particulièrement retenue par les notices introductives,

qui ont les proportions de véritables études (l'Introduction à la *Casina* compte 50 pages d'un texte serré en petit caractères, celle au *Miles* en compte 40, plus 5 pages de « Postilla »). Tous les problèmes pouvant se poser à propos de l'œuvre de Plaute y sont discutés : dates — et Dieu sait si, depuis les *Parerga* plus que centenaires (1845) de Ritschl, la chronologie des vingt comédies plautiniennes a donné du fil à retordre à maint savant ! — authenticité (totale ou partielle) des prologues, modèles grecs (uniques ou « contaminés »), questions de structure et de technique, rien n'y manque ; en tout cela, une information très « à la page », d'où l'on doit raisonnablement conclure que M. Paratore a tout lu. On doit surtout le féliciter d'avoir, avec sagesse et méthode, su garder une ligne d'*aurea mediocritas* entre les exagérations extrêmes qui n'ont que trop souvent entaché les études plautiniennes.

Ces quatre sympathiques volumes rendront sûrement service. Ils se présentent comme un excellent complément à la *Storia del teatro latino* que l'auteur a publiée il n'y a pas longtemps (Milano, Vallardi, 1957, 287 pages) et où, bien entendu, Plaute occupe la place de choix qui lui revient (p. 78-138).

N. I. Herescu.

El poema LXVI de Catulo, ed. O. Brixen (*Rev. de la Facultad de Humanidades y Ciencias*, n. 16) : Montevideo, 1958, 20 pages.

Je ne pense pas que l'auteur de ce bref tirage à part ait pensé à faire œuvre scientifique. L'introduction (p. 5-10) n'est pas inexacte, mais elle est vague, incomplète et dépourvue d'originalité. Le texte n'a point d'apparat critique et ne vaut que pour accompagner la traduction. Celle-ci fait le mérite essentiel du travail ; d'une tonalité poétique, son rythme et sa sonorité en font une heureuse réussite.

H. Bardon.

Albii Tibulli aliorumque carminum libri tres, edidit F. W. Lenz : Leiden, Brill, 1959, 168 pages.

Il n'y a pas d'édition définitive de Tibulle, mais celle que M. Lenz vient de publier me semble approcher de l'impossible perfection. La netteté avec laquelle les testimonia sont séparés des variantes, la clarté de la présentation (bien que le désir d'alléger l'apparat crée parfois des ambiguïtés et des doutes), le choix prudent des leçons — tout cela donne une grande valeur au travail de M. Lenz. Outre les manuscrits traditionnels, il a consulté des codices qui ont parfois répondu à son appel, comme le Hamburgensis 139 saec. xv ; mais il n'a pas consacré trop de temps à des dépouillements que B. L. Ullman avait faits avant lui avec

une rare conscience. Une partie considérable de la préface, qui est longue, est consacrée par M. Lenz à ses démarches et à ses déceptions d'éditeur. Il reprend aussi le problème des manuscrits : florilèges ou textes complets ; il attire l'attention sur l'importance du florilège Vat. Reg. lat. 2120, fol. 11-25, signalé en 1938 par Miss D. M. Robathan. Les rapports de A et de V sont marqués avec sagesse ; à juste titre, il refuse à Y (Eboracensis, de 1425, maintenant perdu) une notable part des vertus dont N. Heinsius l'avait chargé, mais il n'en méconnaît pas l'intérêt, et le rattacherait volontiers à la même source que O = consensus de A Ber(ianus D gen.) et V. Outre un tableau des manuscrits aussi net que sobre, le conspectus des vers qui se lisent dans les florilèges et les excerpta, une bibliographie très à jour, des « indices » suffisants achèvent de donner à cette édition de Tibulle une valeur exceptionnelle.

H. Bardon.

C. Rabirius : *Bellum Actiacum*, ed. J. Garuti (Studi di filol. classica, V) : Bologna, Zanichelli, 1958, xxxviii-106 pages, 2.200 lires.

Cette édition est incontestablement un modèle de scrupule. M. Garuti ne s'est pas contenté de voir ce qui subsiste du papyrus Hercul. 817 ; il en a colligé les copies avec un soin admirable. Il attribue le plus d'importance à l' « apographon » de J. Hayter dit apographon Oxoniense (1805) : il reproduit ces fragments ainsi que ceux que transmet l'apographon Neapolitanum. Il transcrit ensuite ces humbles restes en y joignant quelques élucidations de sens ; cette recension de variantes (où la difficulté de lecture a, en définitive, le rôle principal) n'est pas inutile, en raison de l'état déplorable du texte. Viennent enfin le texte même, tel que M. Garuti nous le propose, avec les leçons les plus importantes des éditeurs antérieurs, et le commentaire même. Tout ceci témoigne de beaucoup de science et d'application ; le texte de M. Garuti est très supérieur à celui de ses devanciers (par exemple, Riese, *Anth. lat.* I, 1894, p. 3 et suiv. ; G. Ferrara, *Poematis latini reliquiae...*, 1908). Un texte aussi mutilé était une dangereuse tentation : M. Garuti a su résister au démon de la conjecture ; on le louera de sa prudence. Il clôt son volume par un index uerborum, établi avec autant de clarté que de rigueur ; l'index grammaticus, si bref soit-il, est aussi précieux.

Devant tant de conscience, on a quelque gêne à relever de petites omissions : par exemple, p. 63, pondera uertunt (16, 1637 = 7 α, l. 7) devrait se présenter ainsi : ponde[ra] *u*[e]rt*u*[n]t (cf., p. 62, *freta* au lieu de [*fr*]*eta*). L'on ne se demande pas non plus sans inquiétude si l'état lamentable du papyrus justifiait tant de veilles ; certes, c'est un bon entraînement pour un jeune philologue, et nous tirons le bénéfice de ses

efforts. Mais cette philologie au millimètre risque d'empêcher de voir les ensembles. On aimerait une conciliation... La tâche d'un éditeur ne se termine pas avec l'établissement du texte et l'éclaircissement des difficultés historiques ou grammaticales. Un poème, même mutilé, pose le problème de sa valeur littéraire : de cela, M. Garuti ne parle point. Il a privé son édition, qui se veut complète, de ce que je considère comme le principal : la philologie est le support de la critique littéraire.

En revanche, M. Garuti a posé avec netteté la question de l'attribution. Les rapports de ces vers avec le style de Lucain me frappent de plus en plus, et l'argumentation que M. Garuti reprend à Ciampitti ou à M. Rostagni pour octroyer l'œuvre à Rabirius ne me convainc pas. Je n'y mets aucun entêtement : il serait si réconfortant d'identifier un anonyme ! Les allusions que Sénèque est censé faire au *Bellum Actiacum* (p. xxx) demeurent conjecturales, et, si la constatation était exacte, elle formerait un argument réversible. De toute façon, le poème, s'il est bon, semble bien menu pour justifier la gloire que connut Rabirius. Selon M. Garuti, il n'existe, à l'époque d'Auguste, aucun autre poète que Rabirius à qui l'œuvre puisse être attribuée sans invraisemblance. Mais est-il sûr que le poète soit contemporain d'Auguste? et tant de noms ont disparu ! Je continue à croire que les imitations d'Ovide et de Properce reportent le poème après les dates assignées à Rabirius.

Répétons-le : l'étude de M. Garuti est excellente, et j'attends beaucoup de ses prochains travaux. Il a le savoir, la méthode et la passion. — Je lui recommande de lire quelquefois Sainte-Beuve.

H. Bardon.

Histoire.

Paul Petit, *Guide de l'étudiant en histoire ancienne* : Paris, Presses universitaires, 1959, petit in-8°, 208 pages, 800 fr.

Aussitôt ses excellentes thèses sur Libanius achevées (et elles donnent vraiment au lecteur l'impression qu'il vit quelques semaines à Antioche, au IVe siècle après J.-C.), M. Paul Petit a pensé faire profiter les étudiants et ses collègues de cette expérience.

Son volume s'ouvre par une présentation de l'historiographie de l'histoire ancienne. On passe ensuite aux grandes collections et aux textes. Vingt pages sont consacrées aux sources non littéraires et tout un chapitre aux sciences auxiliaires. Pour finir, deux développements sur la préparation aux examens et concours et sur la recherche, c'est-à-dire sur les deux tâches inséparables du professeur d'Université, quoi qu'on en ait dit. Deux index, l'un pour les anciens, l'autre pour les modernes, où l'on peut avoir la petite vanité de lire son nom.